

—Je vous écoute, monsieur...
—Nous commencerons par M. le duc de la Tour-Vaudieu, n'est-ce pas, madame ? demanda Babyllas Samper, chevalier de plusieurs ordres étrangers, s'il fallait en croire sa rosette multicolore.

—Oui, répondit Claudia.
Le policier morron prit le siège que lui indiquait mistress Dick Thorn, et tira de sa poche un carnet qu'il ouvrit.

—J'ai pensé qu'il était bon, fit-il de m'occuper d'abord du passé de M. le duc... pour quiconque l'habitude de la vie, il arrive presque toujours... le passé explique le présent... Ai-je eu raison ?

—Complètement... murmura la veuve.
Puis elle ajouta avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

—Qu'avez-vous appris ?...
—Rien de bien inédit... Les détails manquent un peu...

Claudia respira.
—Enfin vous savez quelque chose, reprit-elle, sans cela vous ne parleriez pas de votre enquête... Que savez-vous ?

—La jeunesse de celui qui s'appelait alors le marquis de la Tour-Vaudieu a été excessivement orageuse... Ce gentilhomme aimait le jeu, il s'était mis, paraît-il, sous la dépendance absolue d'une certaine Claudia Varni, une drôlesse d'une étonnante beauté, mais non moins dangereuse que belle, qui le menait par le bout du nez, se servait de lui pour satisfaire ses moindres caprices, et le conduisait à la misère et au déshonneur par le chemin le plus rapide... Le marquis était absolument ruiné quand la mort de son frère aîné, tué en duel fort à propos, est venue lui donner des millions...

—Ensuite ? demanda mistress Dick Thorn du ton le plus calme.

—Je ne sais pas autre chose...
—Alors, parlez-moi du présent... A combien estime-t-on la fortune du duc ?

—L'héritage de son frère, joint à un autre héritage qui lui vient d'un grand-oncle de feu sa femme, doit lui constituer un revenu de plus de trois cent mille francs.

—C'est un beau chiffre !... Que fait le duc de cette fortune ?

—Il en dépense à peine les revenus, quoiqu'il mène un train convenable... Son existence d'aujourd'hui est aussi régulière qu'elle était autrefois débraillée. On le dit ambitieux... Il s'est rallié fort adroitement à l'Empire et il a obtenu comme récompense la dignité de sénateur... S'il faut croire le bruit public, il est fort bien en cour, et même influent...

—Reçoit-il ?
—Quelquefois... Non par goût, mais parce que dans sa position il lui serait impossible de s'abstenir complètement.

—Son état de maison est-il considérable.
—Il est honorable, et les gens de M. le duc sont presque tous d'anciens serviteurs de sa famille...

—Le duc est-il aimé de son entourage ?
—Sans doute, mais moins que son fils Henry qui fait beaucoup de bien, étant très généreux...

—Quel âge a ce fils ?
—Vingt-deux ans

—Ce fils d'adoption, d'où sort-il ?
—De l'hospice des Enfants-Trouvés...

—C'est un inutile, sans doute, un oisif ?
—Nullement. C'est un travailleur, un avocat, et très distingué, mais en désaccord complet d'opinions politiques avec le vieux duc. On dit qu'il doit épouser prochainement la fille unique du comte de Lilliers, plusieurs fois millionnaire et député de l'opposition.

Claudia tressaillit.
—Vous êtes sûr que ce mariage est décidé ? s'écria-t-elle.

—Je ne suis sûr de rien... Je me fais en ce moment l'écho du bruit public...

—Comment se nomme Mlle de Lilliers ?
—Isabeau.

—Est-elle jolie ?
—Charmante.

—Dit-on que M. Henry de la Tour-Vaudieu en soit fort épris ?

—On prétend qu'il l'adore...
—La jeune fille le paye-t-elle de retour ?
—On affirme que oui...
—Où se trouve l'hôtel de Lilliers ?
—Rue Saint-Florentin.
—Vous êtes-vous ménagé des intelligences parmi les serviteurs du comte ?

—Oui, madame... La femme de chambre de Mlle Isabeau n'a pas grand'chose à me refuser...
—Bref, vous pourriez, au besoin, compter sur elle.

—Absolument.
—Bien... Passons à d'autres détails... Êtes-vous allé rue Saint-Louis, au numéro que je vous avais indiqué ?

—Je n'y ai pas manqué...
—Qu'avez-vous appris ?
—Rien de satisfaisant... Depuis vingt ans la maison a changé quatre fois de concierge... Il n'existe plus un seul des anciens locataires... Personne n'a pu me dire si la dame Amadis et la folle qu'elle avait recueillie sont vivantes ou mortes... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles n'habitent plus la maison...

—J'ai un intérêt à savoir si ces deux femmes existent encore... dit Claudia. Il est indispensable que je le sache... Mettez-vous donc à leur recherche sans perdre un instant.

—La tâche sera difficile.
—Vous n'en aurez que plus de mérite à réussir... Apportez-moi dans trois jours un renseignement positif, mon cher monsieur Babyllas, et je doublerai la somme qui vous est promise...

—Je ferai de mon mieux...
—J'y compte... Maintenant asseyez-vous à cette table, prenez du papier et une plume, et écrivez un résumé succinct de ce que vous venez de me dire.

* * *

Après avoir jeté successivement un coup d'œil rapide chez le duc Georges de la Tour-Vaudieu donnant audience à Théfer, et chez l'ex-Claudia Varni en conférence avec le chevalier Babyllas, retournons à Sainte-Pélagie.

* * *

LVII

Jean-Jeudi avait partagé le repas de René Moulin avec un appétit magnifique et un plaisir qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

Les deux verres de vin autorisés par le règlement achevèrent de le reconforter, de le mettre de bonne humeur, et il se promit de témoigner sa reconnaissance à son compagnon en s'occupant sans retard de ses affaires et en les conduisant à bonne fin.

—Attendez-moi là... dit-il au mécanicien, je vais chercher votre messenger et je vous l'amène... La cour n'était pas grande. Jean-Jeudi eut bien vite rencontré celui qu'il cherchait...

—Bonjour, mon vieux *Ugène*... dit-il au marchand de billets. Veux-tu rendre un service à un bon garçon, à un vrai zig, et gagner en même temps un joli napoléon de vingt francs ?

—Ça me va beaucoup... Je suis serviable de mon naturel, et le napoléon n'est pas de refus... De quoi s'agit-il ?

—Viens dans le chauffoir, on jaboltera... René Moulin, Jean-Jeudi, et *Ugène* purent s'installer dans un coin et causer sans être dérangés.

—Voici le camarade en question... dit Jean-Jeudi en désignant René au marchand de billets, qui répliqua :

—Foi de bon garçon, j'en suis bien aise, il a une figure qui me revient, le camarade... J'aime mieux rendre service à lui qu'à un autre...

—Merci... fit René en souriant et en tendant la main à *Ugène*, qui la serra cordialement.

—Quand sors-tu ? reprit Jean-Jeudi.
—Dans trois jours.

—Le matin ou le soir ?
—Le matin... Qu'est-ce que vous avez à me demander ?

—D'emporter d'ici une lettre et une clef, répliqua le mécanicien.

—Possible !... Après ?
—De remettre cette lettre et cette clef dans une maison...

—Et ensuite ?
—Ensuite, il n'y a plus rien... C'est tout...

—Si ce n'est, ajouta Jean-Jeudi, de venir flâner par ici le plus tôt que tu pourras et de nous faire passer un paquet de tabac, ce qui voudra dire que la commission est faite...

—Tout ça c'est convenu... Je porterai la lettre et la clef, et je vous enverrai un paquet de caporal, je vous en donne ma parole d'honneur, et elle vaut quelque chose, ma parole !... Vous savez, camarade, je suis ici pour contravention, pas pour autre chose...

—Je sais que vous êtes un brave garçon, fit René, aussi je peux bien vous dire que de la commission dont je vous charge dépendent la vie et le repos d'une pauvre femme et de sa fille... Vous leur porterez, non la fortune, mais le calme et l'honneur... Ah ! c'est une bonne action que vous allez faire !...

—Et tu toucheras vingt francs, ce qui est coquet... ajouta Jean-Jeudi.

—Pas un radis ! ! répliqua *Ugène*. Je n'en veux plus, du louis, à présent que je sais de quoi il retourne... J'entends me payer le plaisir de faire une bonne action à l'œil.

René Moulin insista.
Le marchand de billets s'obstina dans son refus.

—N'en parlons plus ! dit-il. Ça serait inutile... Je suis entêté comme un mulet. D'ailleurs, un jour ou l'autre, nous nous retrouverons sur le macadam et vous me payerez à déjeuner avec ces vingt francs-là.

—Vous pouvez y compter ! s'écria le mécanicien. Ah ! oui, je vous promets un fameux déjeuner ce jour-là ! Douze douzaines d'huitres de Cancale, et du chablis première comme s'il en pleuvait...

—Entendu ! fit *Ugène*. Mais ce n'est pas tout ça, faut songer au moyen d'emporter d'ici votre lettre et votre clef, car on vous fouille à la sortie comme à l'entrée, et il ne s'agit pas de se laisser prendre...

—Tout serait perdu ! ! murmura René avec inquiétude.

—Est-elle grosse, la clef ? demanda le marchand de billets.

—Non, car elle tient dans le collet du pardessus que je porte en ce moment...

—Bon !... le truc est chic ! j'en userai... Quant à la lettre, je la coudrai dans la ceinture de mon pantalon... Vous me donnerez ça après-demain soir, au moment du bouclage, afin qu'on ne vous voie pas causer avec moi le matin de ma sortie... On se déferait, et la fouille serait plus sévère...

—Et la commission sera faite ? reprit René.

—Une heure après ma mise en liberté, je vous le promets...

—Merci... Vous aurez tout la veille au soir... Jean-Jeudi partagea le diner du mécanicien comme déjà il avait partagé son déjeuner, et avec plus de plaisir encore, car cette fois les portions étaient doublées et la boisson aussi.

Le hasard les réunit dans le même dortoir où leurs couchettes se trouvaient côte à côte.

—Ainsi vous m'affirmez, demanda René à Jean-Jeudi, qu'on peut se fier absolument à votre camarade ?...

—Oui, répliqua le voleur émérite, je réponds de lui comme de moi-même !

Une telle affirmation, formulée par un pareil drôle, était de nature à rendre suspecte l'honnêteté du commissionnaire improvisé...

Mais la bonne foi du coquin sautait aux yeux. René prit ses paroles au pied de la lettre et ne conçut pas l'ombre d'un doute.

Jean-Jeudi souhaita le bonsoir à son compagnon et s'endormit heureux de se trouver, (après huit jours de lit de camp), sur un matelas passable et dans des draps un peu rudes mais parfaitement propres.

René, lui, ne ferma pas l'œil
Sa lettre, dont il combinait chaque phrase afin de dire beaucoup de choses en peu de mots, le tint éveillée toute la nuit.

Le lendemain matin, à peine levé, il se rendit à la cantine pour y faire emplette de papier, de plumes et d'encre.

La suite au prochain numéro

Il ne faut pas abattre la vieille maison avant de s'en être bâti une nouvelle. — M^{me} GEOFFRIN.